

# Agadir 1960

## III

23 H 40' 14''

*« En ce jour-là, que celui qui sera sur le toit et qui aura ses effets dans la maison ne descende pas pour les emporter. Celui qui cherchera à sauver sa vie la perdra et celui qui la perdra la retrouvera. En cette nuit-là, deux hommes seront dans le même lit; l'un sera pris et l'autre laissé... »*

Saint LUC, XVII - 30-35.



Il était un peu plus de 23 h 30. La ville nouvelle était calme ; le quartier musulman de Talbordj, par contre était très animé.

Au cinéma « Sahara », situé dans ce quartier, la séance venait de s'achever. Mais une autre allait commencer : en effet, en période Ramadan, cette salle avait coutume de donner une séance de nuit, faisant suite à la séance normale réservée aux musulmans.

L'opérateur chef de poste, M. Gourgue, avait mis à profit les quelques minutes de battement dont il disposait entre les deux séances, pour prendre un peu l'air pendant que son assistant rechargeait les appareils.

La nuit était douce, le ciel merveilleusement étoilé; il s'était assis sur le petit mur qui bordait un jardin, face au cinéma, au milieu de la place. Il était exactement 23 h 40 lorsque, brus-

quement, M. Gourgue se sentit chavirer et vit devant lui l'immeuble du cinéma osciller ainsi que l'immeuble voisin.

La ville entière fut alors secouée comme par une main gigantesque, le sol étant soumis à un brutal va-et-vient dirigé selon l'axe nord-sud, en même temps qu'une puissante ondulation ébranlait les immeubles, les tordant comme des roseaux ou les brisant.

Des lueurs fantastiques illuminaient le ciel, lueurs bleutées ou rougeâtres qui éclairaient un spectacle hallucinant : celui d'une ville entière qui s'écroulait.

Un bruit énorme, d'une ampleur inconcevable, montait de la terre, grondant comme un train en pleine vitesse, éclatant à la surface du sol comme des coups de canon de gros calibre, un bruit dominant tout autre bruit, un bruit si puissant que des témoins qui se trouvaient au pied d'un immeuble qui s'écroulait, n'entendirent pas la chute de centaines de tonnes de matériaux.



Dans son appartement de l'immeuble moderne qui s'élevait en bordure du front de mer, le directeur de l'usine de ciments essayait de gagner la chambre de ses enfants, et devant lui la porte de communication oscillait de droite à gauche, dans un balancement hallucinant.

Rares furent ceux qui purent estimer quelle fut la durée de la secousse : entre dix et quatorze secondes, durée qui fut confirmée par la suite par les observatoires de séismologie. Mais il apparut néanmoins aux témoins éveillés que le séisme s'était produit en deux temps distincts, le second, vers la dixième seconde, ayant été marqué par l'écroulement des immeubles.

Prenant le frais sur la terrasse de leur villa située dans le quartier des Travaux-Publics, qui avait été, on s'en souvient, le premier quartier européen construit au cours des années 1923-1927, M. et M<sup>me</sup> Duhem virent devant eux l'immeuble « Brise Marine » situé à une centaine de mètres de là, dans le quartier du Fer-à-Cheval, s'ouvrir en deux et ses deux parties se rabattre l'une sur l'autre dans un nuage de poussière.

La secousse avait atteint très vite son maximum et s'arrêta aussi brusquement qu'elle avait commencé. Le dernier écho du

sinistre grondement s'évanouit dans l'atmosphère avec le dernier soubresaut du sol.

Un silence de mort couvrit alors la ville, enfouie dans une obscurité totale et dans le nuage de poussière provoqué par la chute de centaines d'immeubles et de maisons.

Dans les vieux quartiers, les musulmans qui avaient échappé à la chute des matériaux s'étaient jetés à genoux sur le sol, implorant la mansuétude d'Allah.

Qui ne pria d'ailleurs en cet instant parmi les survivants ?

Croyant ou mécréant ?

Car aucun phénomène naturel tel qu'inondation, tornade, etc., et encore moins aucune oeuvre humaine telle que bombardement ne peuvent égaler en puissance celle d'un tremblement de terre. Devant les soubresauts du sol, sentant la terre manquer sous ses pieds, l'homme ne peut qu'être terrifié. La puissance d'un séisme dépasse tout ce que l'homme peut imaginer : l'énergie libérée peut atteindre une grandeur équivalente à celle produite par l'explosion de plusieurs bombes H.

La gorge desséchée, le cœur battant à se rompre, haletant de peur, les survivants, hommes, femmes et enfants se retrouvèrent dans la rue en vêtements de nuit ou même nus, car il faisait chaud. Les maisons avaient été abandonnées en hâte dans la crainte d'une autre secousse ou d'un écroulement retardé. L'atmosphère sentait le soufre ; quelques secondes encore de silence et ce furent dans les quartiers les plus éprouvés, à Talbordj, Founti, en ville nouvelle, les premiers cris de ceux qui, ensevelis sous les décombres, souffraient atrocement, les membres coincés ou écrasés sous des tonnes de béton.

Encore quelques secondes d'obscurité et ce furent les premières lueurs de phares de voitures qui soit emmenaient déjà des blessés, soit se braquaient sur les décombres d'où sortaient les cris des emmurés vivants.

Un immeuble, parmi tant d'autres qui s'étaient effondrés, avait gardé intact son dernier étage, littéralement posé sur les ruines des trois étages inférieurs et du rez-de-chaussée. Sur le balcon, une femme et ses enfants hurlaient de terreur. Un militaire qui accourait à leur secours jeta : « Enjambez le balcon, Madame, et sautez » — « Mais, Monsieur, je suis au quatrième étage », hurlait la pauvre femme. « Mais non, Madame, vous êtes presque au niveau du sol. »

Escaladant les décombres, l'homme braqua la lumière de sa torche et aida les rescapés miraculés à quitter le balcon. Ils n'eurent que quelques pas à faire pour se trouver dans la rue.

Quelques minutes à peine après la secousse, le consul de France et son épouse, légèrement blessée, regagnaient en hâte l'hôtel Saada, où ils avaient laissé leur bébé de quelques mois à la garde d'une femme de chambre. Ce fut devant un amas de ruines que se trouvèrent les malheureux parents : les phares de la voiture diplomatique éclairaient les quatre énormes dalles posées l'une sur l'autre.

Combien d'autres qui, sains et saufs, se précipitant à la maison de leurs enfants, de leurs parents, de leurs amis, se trouvèrent ainsi devant un amoncellement de pierres et de béton sous lequel les êtres chers étaient écrasés.

\*  
\*\*

À six kilomètres du centre de la ville, la base aéronavale avait elle aussi subi la secousse, mais avec une bien moindre intensité. Les petits bâtiments sans étages, bien que construits en matériaux légers, avaient dansé sur leurs semelles de béton, et les marins s'étaient précipités au dehors.

Deux bâtiments seulement étaient de construction plus robuste : le carré des officiers, qui comportait à l'étage des chambres, et le bâtiment abritant les énormes cuisines et les réfectoires ainsi que les postes d'officiers marinières.

Alimentée en électricité par l'usine qui desservait également la ville, la base était plongée dans l'obscurité, mais de puissants groupes électrogènes étaient constamment tenus en état de fonctionner et, de fait, l'équipe qui assurait l'entretien permanent les lançait aussitôt et branchait les alternateurs sur le circuit général. Moins de deux minutes après la secousse, les cantonnements étaient à nouveau illuminés.

La base-école d'Agadir comportait un effectif de 1.400 marins, outre le bataillon de zouaves comprenant 350 hommes hébergés dans les installations. Tout ce personnel était placé sous l'autorité du capitaine de frégate Thorette. Le commandant habitait, avec sa famille, dans une villa située à quelques centaines de mètres des cantonnements.

\*  
\*\*

Lorsque la secousse se produisit, le commandant Thorette était chez lui, parfaitement éveillé, et c'est en pleine conscience

qu'il ressentit le phénomène et put juger de son importance.

Son premier réflexe fut de se précipiter sur le téléphone qui le reliait directement à l'officier de suppléance de commandement. En quelques mots, l'officier mit son supérieur au courant de la situation dans les cantonnements : en apparence, aucun bâtiment ne s'était effondré, la lumière est coupée mais les groupes électrogènes se mettent déjà en route.

Laissant à la villa sa femme et ses enfants, le commandant Thorette gagnait aussitôt son bureau où son officier de suppléance pouvait lui confirmer qu'aucun bâtiment ne s'était effondré et qu'il n'y avait aucun blessé à déplorer. Le téléphone intérieur continue à fonctionner ; par contre, la ligne civile qui relie la base au Central téléphonique d'Agadir est coupée. Mais la station radio est intacte.

\*  
\*\*

Vingt minutes à peine se sont écoulées depuis la secousse, et déjà arrivent de la ville plusieurs voitures amenant des blessés, et aussi des officiers qui, logés en ville, apportent les premières nouvelles, hélas ! fort mauvaises. Le consul général de France, M. Jeudy, arrive à son tour, très pâle, et annonce que son bébé est enseveli sous les ruines de l'hôtel Saada.

Déjà le commandant et son état-major organisent les secours, et prévoient des équipes de déblaiement ainsi que la mise en disponibilité immédiate de tous les avions susceptibles d'assurer des transports de blessés. Les escadrilles de la base comprennent notamment des bombardiers « Lancaster », mais aussi plusieurs bimoteurs de transport Bloch 161 « Languedoc » ainsi que des Junkers 52 trimoteurs, des S.O. 30 et S.O. 95.

Le poste de garde fait savoir que les civils, blessés ou non, français, européens ou marocains affluent en nombre de plus en plus grand.

En même temps que les équipes de secours et la mise en oeuvre des avions, il faut prévoir un service d'accueil.

Le patron des cuisines, le chef du carré des officiers et leurs équipes sont déjà au travail : ils ont reçu l'ordre de puiser dans les réserves alimentaires et d'accueillir les réfugiés sans restriction.

Voici comment se présentait la situation pour un des rescapés qui fit, dans les minutes qui suivirent le séisme, une inspection rapide de la ville :

« Le vieux quartier de Founti, groupé autour de la fontaine des Portugais, s'était presque entièrement effondré. Des centaines de modestes familles de pêcheurs étaient écrasées sous les débris de leurs maisons. La route qui borde ce quartier surplombant le port était coupée en plusieurs endroits, soit par des crevasses de quelques centimètres, soit par des éboulis de terre, ce quartier étant adossé à la colline que domine la Kasbah. Celle-ci, la vieille forteresse datant de la fin de l'occupation portugaise, s'était effondrée dans sa presque totalité sur ses huit cent vingt-trois habitants.

L'immeuble consulaire<sup>1</sup>, un bâtiment de neuf étages sur deux façades, situé sur le front de mer, à proximité de Founti, s'était écroulé sur l'ensemble de ses habitants (près de deux cents personnes). Sur le tas de décombres, un homme se retrouva assis sur son lit ; hagard, il se leva en chancelant et n'eut, lui aussi, que quelques pas à faire pour gagner la rue. Sa femme, qui partageait sa couche, avait disparu ; par contre, son petit garçon qui dormait dans un lit d'enfant était à côté de lui.

Projeté du quatrième étage de son immeuble, un couple se réveilla, indemne, dans le lit conjugal. Leur mère, qui dormait dans une pièce voisine, avait disparu.

Des miracles semblables, il y en eut des centaines, des drames également. Au nombre de ces miracles, il faut souligner celui qui épargna les deux ponts qui enjambaient le ravin de Tildi, profond de trente mètres, permettant la libre circulation des véhicules entre Talbordj et tout le reste de la ville.

Le premier de ces ponts, sur lequel passait la route Impériale reliant Casablanca à tout le Sud Marocain, était en bordure du front de mer et surplombait le Tennis-Club.

Sa résistance était limitée et il était interdit aux véhicules d'un poids total en charge supérieur à seize tonnes.

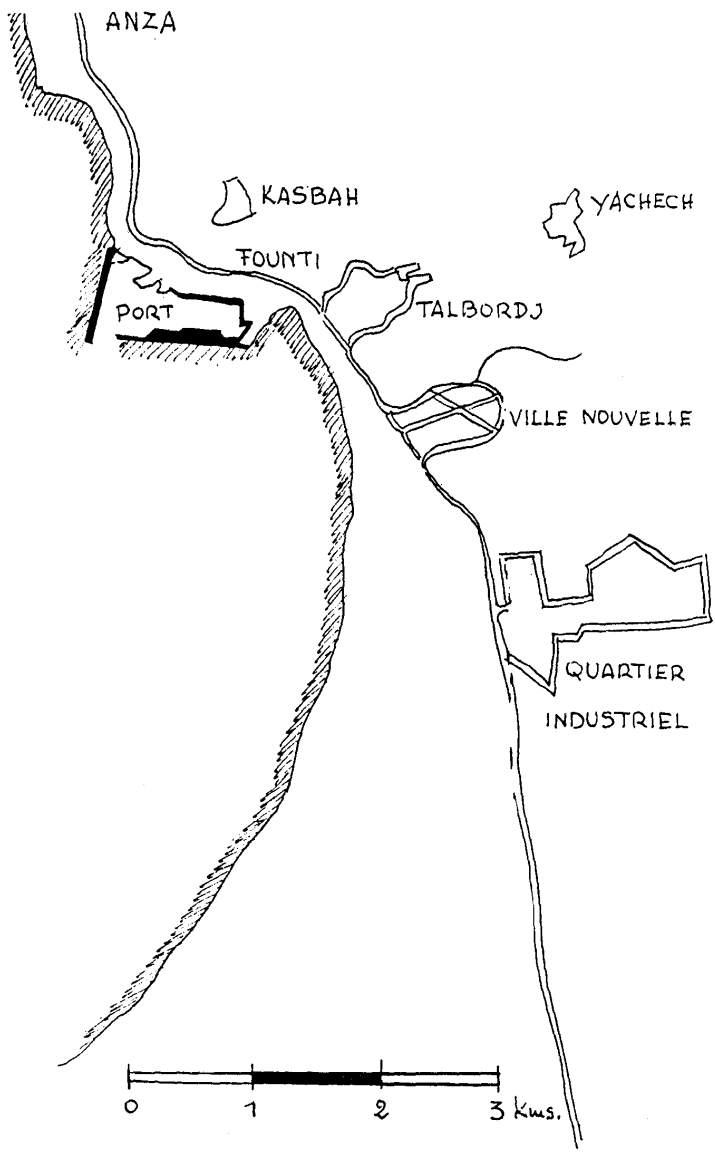
Le second pont se trouvait à cinq cents mètres en amont et aucune restriction ne limitant son emploi, les véhicules lourds faisaient habituellement le détour et franchissaient le ravin par cet ouvrage.

Sur le plateau de Talbordj où était. concentré le plus gros

---

<sup>1</sup> Ne pas confondre cet immeuble ainsi dénommé parce qu'il abritait les bureaux de la Chambre de Commerce, avec l'immeuble où se trouvait le consulat général de France, situé non loin de là.



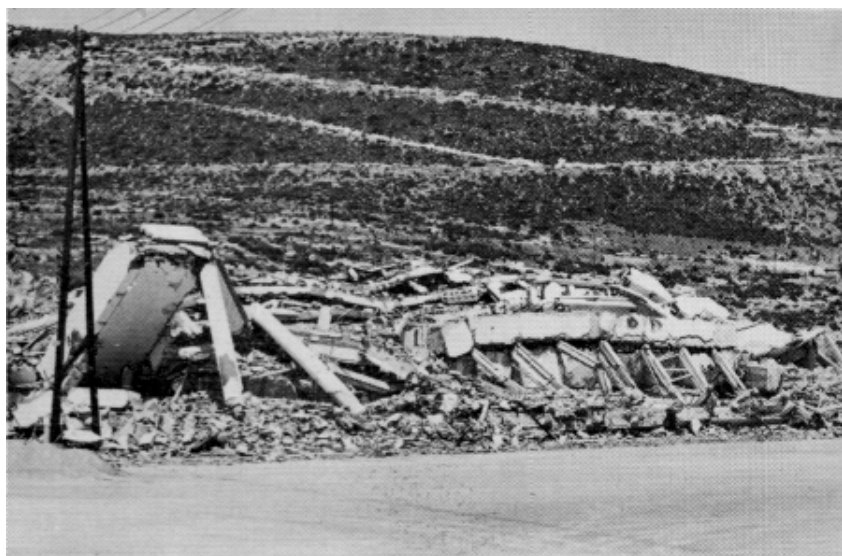


BASE  
AER. NAVALE



De ces immeubles qui, la veille encore bordaient des rues animées...





Voici ce qui restait... !



de la ville ancienne, c'était la désolation. Des quartiers entiers s'étaient effondrés. De rares immeubles restaient debout. On ne distinguait plus le tracé des rues enfouies sous les pierres. Ce quartier grouillait de monde : de ses milliers d'habitants, combien de rescapés ?

De nombreux hommes avaient eu la vie sauve : en sait que, chez les musulmans, les femmes ne sortent que rarement. En ces veillées de Ramadan, les hommes étaient donc sortis seuls, certains étaient au cinéma, d'autres palabraient et fumaient dans la rue avant de se préparer pour prendre la mer.

La rue principale, bordée de nombreux magasins, n'était qu'un tas de pierres.

L'un des rares magasins encore debout était la succursale d'une importante fabrique de chaussures, dont les glaces de vitrines, réduites en poussière, laissaient libre l'entrée. A tâtons, les rescapés du quartier étaient en train de se servir pieds nus pour la plupart, ils avaient cette excuse.

Dans le contrebas du plateau où était rassemblée la presque totalité de la population israélite, des rues entières avaient littéralement disparu. Trébuchant sur les pierres, un homme cherchait sa maison et n'en retrouvait pas même l'emplacement.

Tout proche de ce quartier s'élevait l'hôpital ; les religieuses et le personnel infirmier s'affairaient à sortir les lits des plus grands malades, les rassemblant avec un matériel sommaire sur l'esplanade.

Médecins, infirmières, religieuses et personnel de service, tous firent des prodiges pour mettre hors de danger près de quatre cents malades alités. L'hôpital avait été fortement secoué et plusieurs pavillons s'étaient à demi effondrés. Certains s'écroulèrent complètement avant que cette opération fût achevée. Miracle : on ne déplora aucun blessé.

Le docteur Brunel, chirurgien en chef de l'hôpital, aidé de sa femme et de quelques amis, déblayait fébrilement les ruines de sa villa sous lesquelles sa fille, âgée de huit ans, était enfouie.

Le pittoresque village du Yachech, situé lui aussi en bordure du ravin de l'oued Tildi, à deux kilomètres en amont, et près duquel se trouvait les cimetières des trois confessions (musulmane, israélite et chrétienne) ainsi que le cimetière militaire, s'était entièrement effondré sur ses milliers d'habitants, presque tous musulmans.

Dans la ville nouvelle, dans ce quartier tracé en fer à cheval par les urbanistes des années 30, se trouvaient les

immeubles les plus élevés, ainsi que de nombreuses villas, les grands hôtels et les édifices publics En plein centre, une droguerie brûlait ; les pompiers étaient occupés à circonscrire le sinistre. Ce sera le seul notable pour toute la ville. Il peut paraître incroyable qu'un tel désastre n'eût pas provoqué d'incendies. L'explication est simple : en s'écroulant, les matériaux formèrent un amas poussiéreux qui étouffa tout foyer existant. Il étouffa aussi les êtres vivants, car la plupart des victimes furent asphyxiées. En outre, Agadir n'était pas équipée en gaz de ville, ce qui limitait énormément les risques d'explosions et d'incendies.

La poste, située au centre du fer à cheval, n'a pas bougé, non plus que le central téléphonique. Mais les appareils ont été ébranlés et toute communication est impossible.

Mais plusieurs grands immeubles s'étaient effondrés, de nombreux autres étaient fortement ébranlés, prêts à tomber sur les ruines de l'immeuble voisin.

Les dégâts allaient en s'amenuisant au fur et à mesure qu'on s'éloignait du centre de la ville, constitué par le quartier musulman de Talbordj.

Au quartier industriel, comme dans les autres quartiers, tous les habitants avaient, en hâte, gagné la rue dans leurs vêtements de nuit, mais il n'y avait que très peu d'immeubles écroulés. Au cinéma « Salam », situé à l'entrée de ce quartier, les spectateurs furent surpris par le séisme avant que la projection fût achevée. Il y eut un début de panique et quelques spectateurs sautant le balcon se blessèrent et blessèrent des spectateurs du parterre, mais la voûte tint bon.

Il n'y eut donc qu'un seul incendie, celui d'une droguerie qui se trouvait dans un immeuble de quatre étages, situé en plein centre de la ville nouvelle, un des premiers qui fut construit dans le fer à cheval (1934), l'immeuble Cassou.

Déjà les pompiers de la ville attaquaient le sinistre qui s'était déclaré dans la réserve où se trouvaient les produits inflammables, bientôt aidés par les marins-pompiers de la base<sup>1</sup>. La plupart des locataires de l'immeuble avaient quitté leurs appartements précipitamment, par leur escalier, mais ceux qui habitaient au-dessus de la droguerie n'avaient pu emprunter le leur, le feu l'ayant gagné. Ils s'échappèrent en franchissant les petites grilles qui séparaient entre eux les balcons de cuisine, sur l'arrière du bâtiment et en gagnant les

---

<sup>1</sup> L'incendie fut maîtrisé assez difficilement, les canalisations d'eau étant rompues.

appartements voisins. Tous les occupants de cette partie de l'immeuble avaient fui jusqu'à la rue, sauf un : un architecte, M. Pierre Jabin, homme d'une soixantaine d'années, mais à qui une infirmité de la jambe droite interdisait l'escalade du petit balcon. Il n'était pas abandonné pour autant, sa femme, ses voisins et amis étant partis chercher du secours - jour le tirer de là. Pendant que M. Jabin attendait leur retour, il vit, à la lueur de l'incendie, deux sapeurs-pompiers, marocains courant le long des garages situés derrière l'immeuble et les appela à son secours. Les deux hommes s'arrêtèrent et lui crièrent qu'ils arrivaient. L'un d'eux commençait à escalader les balcons cependant que l'autre braquait sur l'architecte le faisceau de sa torche et il cria alors, en arabe, à son camarade « Laisse-le, on reviendra plus tard ! C'est un vieux ! »

De son perchoir où il était prisonnier, M. Jabin qui était un authentique « Pied-Noir », lança à l'intention des deux hommes tout le vocabulaire discourtois qu'il put rassembler dans leur dialecte. Ce qui les amena rapidement à réviser leurs vues. Quelques instants plus tard, M. Jabin, tiré de sa fâcheuse position, appelait sur eux, cette fois, la bénédiction d'Allah !

Au même moment, de l'autre côté de la rue, c'était le drame. Un immeuble d'angle, « Sud Building », dont la plupart des locaux étaient commerciaux, comportait néanmoins dans ses étages supérieurs plusieurs appartements. Dans l'un d'eux habitaient M. Pascal et son épouse, qui tenaient un magasin et studio de photographie dans l'immeuble Cassou. Ils comptaient parmi les plus anciens de la ville, ceux des années 30. Il n'y avait que quelques mois qu'ils habitaient là, ayant abandonné leur très belle villa à l'extérieur de la ville, afin d'être plus près de leur magasin. Lors de la secousse, ils furent écrasés tous deux dans leur lit lorsque les étages supérieurs s'effondrèrent sur les étages inférieurs. Ceux-ci réservés aux bureaux et locaux commerciaux, étaient presque intacts.

Au dernier étage se trouvait l'étude du notaire, M<sup>e</sup> Collomb; célibataire, il occupait avec ses parents un appartement contigu aux locaux de l'étude. Rappelons que ces gens avaient déjà été sinistrés une fois dans un tremblement de terre, celui d'Orléansville. Les secousses prémonitoires de la journée ne les avaient pas inquiétés suffisamment ; pire encore : le jeune notaire sortait de clinique, il avait subi quelques Jours auparavant une petite opération et avait exprimé le désir de rentrer chez lui dans le courant de la journée. L'étage supérieur

s'affaissa sur les autres sans occasionner la chute de la dalle. Dans les débris des cloisons, tous trois parvinrent à gagner l'escalier à demi détruit et à rejoindre la rue. Me Collomb décida alors de remonter pour sauver les plus importants de ses dossiers. Au moment où il débarrassait un classeur, une poutre de béton se rompit et lui brisa la colonne vertébrale ; son corps resta là, il fut impossible d'aller le dégager.

Un autre immeuble, le plus ancien du quartier celui-là, l'immeuble Bohly, faisait face à « Sud Building ». Il fut coupé en deux par la secousse. Dans la partie restée debout, une famille de onze personnes, M. et M<sup>me</sup> Grognot et leurs neuf enfants, tous indemnes, avaient pu sans encombre descendre par l'escalier. La maman avait pris dans ses bras le dernier né, le père et les aînés se chargeant des plus jeunes. Arrivé dans la rue, le père comptait son monde : il en manquait un ! Remontant quatre à quatre les marches, il le retrouvait endormi dans son lit. Mais dans la partie de l'immeuble qui s'était écroulée, une famille composée également de onze personnes, et plusieurs autres, étaient sous les décombres.

Le luxueux hôtel « Saada », situé sur le front de mer et dominant la plage où se trouvait le restaurant « Le Casino », S'était écroulé et une centaine de touristes étrangers étaient ensevelis sous les énormes dalles. C'était là aussi que se trouvait le petit Philippe Jeudy, fils du consul général de France. Les marins attaquaient les décombres du « Saada » immédiatement. Plusieurs équipes concentraient notamment leurs efforts dans la partie où se trouvait la chambre du bébé. Très rapidement, les marins purent repérer exactement l'emplacement de la chambre.

Hélas ! le bébé avait succombé.

On devait, plus tard, repérer la femme de chambre, grièvement blessée ; les efforts se poursuivirent pour la dégager, mais elle devait succomber peu après son sauvetage, des suites d'une hémorragie interne.

\*  
\*\*

Les nouvelles commencent à circuler, colportées par les uns et les autres venus s'enquérir des situations de leurs parents et amis.

Et une rumeur commençait à se répandre : c'était la possibilité d'une corrélation entre les séismes et les marées. La secousse de la nuit s'était produite exactement douze heures



après celle de la demi-journée. Certains affirmaient que ces phénomènes sismiques suivaient le même cycle de temps que les marées sous l'influence lunaire et recommandaient la prudence aux prochaines heures de haute et basse mer.

Dans le désordre indescriptible, dans l'obscurité totale et le silence tragique qui suivirent la secousse, quelles furent les réactions des survivants ? Les plus diverses et aussi parfois les plus inattendues.

Dans le quartier industriel, qui avait été assez peu éprouvé, un homme était allé porter secours à des voisins ensevelis sous une partie de leur maison. A part cet écroulement, toutes les autres maisons environnantes étaient debout. On ignorait encore dans quel état se trouvaient les autres quartiers. Ayant fait son devoir et secouru ses voisins, qui d'ailleurs étaient indemnes, cet homme rentra chez lui, se recoucha et dormit jusqu'au matin du sommeil du juste !

Pour ceux qui se trouvaient dans les vieux quartiers de Talbordj, il fut difficile de réaliser ce qui s'était passé. Ce fut le cas pour Michel Andrew, artisan ébéniste, ancien légionnaire. Il dormait dans une pièce contiguë à son petit atelier. Miraculeusement sain et sauf, il sortit à grand-peine des décombres qui l'entouraient et gagna la rue, ou du moins ce qui avait été une rue, car, malgré l'obscurité totale, il se rendit compte très vite que ce qui avait été une maison comme la sienne n'était plus que ruines. Le silence effrayant qui succéda au vacarme du séisme le saisit, et il crut que la ville entière avait été anéantie et qu'il était le seul survivant.

Trébuchant sur les décombres, ils se dirigea, haletant, vers une issue possible. Soudain, dans l'obscurité, il heurta un homme, un musulman. Les deux hommes s'embrassèrent. Ce contact humain le bouleversa : d'un coup, il échappait à ce qu'il croyait être une horrible solitude et reprit confiance.

Et tout près de là, dans l'un des rares immeubles restés debout, des rescapés, après avoir tant bien que mal remis un peu d'ordre dans leur maison bouleversée, se recouchèrent et dormirent jusqu'à l'aube.

Ces faits étranges ont une explication : les maisons sont très souvent agrémentées d'un jardin intérieur et toute la vie se concentre autour de ce « patio », sans contact avec la rue. Dans ce quartier comme partout, un silence terrible succéda à la secousse. Mais ici le silence était d'autant plus profond que tout à l'entour de cette maison il n'y avait presque plus de vivants.

Des réactions stupéfiantes, il y en eut d'autres. Plusieurs familles de rescapés s'enfuirent de leurs maisons, pourtant debout, montèrent en chemise de nuit ou pyjama dans leur voiture et prirent immédiatement la direction de Casablanca.

Certains, hélas ! n'hésitèrent pas à « emprunter » la voiture d'un voisin.

Et d'autres s'enfuirent en laissant dans les décombres non seulement leurs voisins, mais parfois des membres de leur famille.

De ceux qui s'étaient retrouvés tous vivants, les uns restèrent près de leur maison, dans la rue, dans les terrains vagues. D'autres, au contraire, coururent chercher refuge dans la campagne désertique, loin des maisons, loin de ce cauchemar qui pourtant ne faisait que commencer !

Mais pour la plupart, groupées devant leurs maisons, les familles réalisaient le miracle qui s'était produit pour elles.

La température était douce, le ciel étoilé des tropiques rappelait néanmoins à chacun sa faiblesse devant l'infini. Mais il fallait songer aux nécessités de la vie qui gardait ses droits.

Pénétrant comme des voleurs dans leurs appartements saccagés, jonchés de débris de vaisselle, de verre et objets de toutes sortes, hommes et femmes entassaient dans leurs bras couvertures, vêtements, objets précieux. Ceux qui avaient une voiture y jetaient pêle-mêle ces objets, puis repartaient sauver encore quelque chose avant qu'il ne soit trop tard, et sentant bien que leur destin venait de changer.

Timidement, une petite fille interrogeait son père : « Papa, il n'y aura pas la fête demain ? » Consciente du drame, le premier de sa vie sans doute, elle écrasait avec ses larmes l'espoir d'une belle journée costumée.

\*  
\*\*

Le plus grand nombre des rescapés se dirigea vers la base aéronavale, cet îlot de lumière et de puissance où ils auraient une aide et une protection. Protection contre qui ? contre quoi ? Mais ce sentiment ne s'explique ni ne se discute. Pour les Français, la base c'était la France ; pour les autres, les Marocains, c'était la seule force qui restait et qui pouvait porter secours.

Spontanément, tout ce qui roule s'est mis à la disposition de la collectivité : outre les camions et cars de la marine, les

autobus urbains ou de banlieue, des voitures neuves sorties des garages amènent à la base blessés et rescapés. Les phares de ces véhicules percent la nuit et ce sera jusqu'au matin la seule lueur qui éclairera ce spectacle de désolation.

Outre le luxueux « Saada », tous les hôtels avaient été particulièrement éprouvés, qu'ils fussent de luxe ou modestes. Sur le plateau de Talbordj, à l'entrée du quartier musulman, l'hôtel « Gautier », haut de cinq étages et disposant d'une cinquantaine de chambres, toutes occupées, s'était écroulé. La veille, en fin de soirée, deux jeunes gens y avaient demandé une chambre avec salle de bains. Il n'y en avait aucune de libre dans les étages supérieurs ; on leur en proposa une minuscule au rez-de-chaussée, presque en sous-sol. Ils s'en contentèrent et bien leur en prit : l'hôtel devait s'effondrer entièrement sur ce sous-sol intact et les deux jeunes gens purent s'enfuir par l'étroite fenêtre ; ils furent les seuls occupants de l'immeuble qui sortirent vivants aussitôt après la secousse. Le propriétaire, M. Paul Gautier, ancien président du syndicat d'initiative, homme de soixante et onze ans, plein de vitalité, un des pionniers des années 30, y fut enseveli avec sa femme et ses deux petites filles arrivées la veille de France.

Il avait lui-même insisté pour les deux fillettes restent avec lui ce soir-là, au lieu d'aller passer la nuit chez leurs parents, dont la villa resta intacte.

L'hôtel « Mauritania », qui occupait les étages supérieurs du building de la Compagnie S.A.T.A.S. et de la gare routière, en bordure du front de mer, n'avait été touché que très partiellement. Le porche s'était écroulé, et deux personnes, une cliente et un barman qui fuyaient, furent ensevelis sous ses décombres.

Le « Grand Hôtel », au centre du quartier musulman, écroulé également.

L'hôtel « Lutetia », au centre de la ville nouvelle, n'était plus que ruine. De nombreux touristes y étaient ensevelis, ainsi que plusieurs pilotes des avions et hélicoptères des services anti-acridiens.

L'hôtel « Marahba », qui dominait la plage, était debout. Il avait été le premier hôtel de la ville construit par une compagnie de navigation, en 1934. Comme à l'hôtel « Mauritania », seul le porche s'était effondré, écrasant un taxi et son chauffeur ainsi que le portier ; le client venait de pénétrer dans le hall. Au-dessus du porche se trouvait une chambre qui s'écroula également. Elle avait été louée par deux industriels

portugais de passage, mais au moment de la secousse, ils étaient en ville, en visite chez un compatriote. Hormis le malheureux portier, il n'y eut aucune victime dans l'hôtel, ni parmi les clients ni parmi les membres du personnel.

Une autre des chambres qui surplombaient le porche était celle d'un technicien arrivé de Paris quelques jours auparavant, pour vérifier un extracteur dans une usine de jus de fruits, M. Gérard Virey. Il était revenu à l'hôtel exactement à 23 h 30. La soirée étant particulièrement douce, il décidait, avant de se coucher, d'aller se désaltérer au bar voisin et pour ne pas être seul, il entraînait avec lui le réceptionnaire qui prenait le frais sous le porche. Les deux hommes étaient à peine accoudés au bar lorsque la secousse se produisit : ce dernier verre, pas encore bu, leur avait sauvé la vie.

Ils se précipitèrent aussitôt vers l'hôtel d'où parvenaient les cris de terreur des touristes surpris dans leur sommeil.

Dans le hall, aussitôt après la secousse, les touristes, en vêtements de nuit, se bousculaient dans l'obscurité. Le directeur, M. Chapat, et son personnel appelèrent leurs clients au calme et les dirigèrent vers les jardins où tous s'installèrent docilement sur des fauteuils. Puis on leur distribua des couvertures et ils attendirent sagement le jour.

Et là, tout près de cet hôtel « Marahba », devant l'amas de décombres de l'immeuble « Bella Vista », un homme en smoking pleure ; près de lui, un petit chien blanc. Il était au dîner du Club de l'Étrier il n'a pas de famille mais il a perdu une amie très chère Christine de Saint-Léger, pianiste virtuose, élève de Marguerite Long ; elle avait été la fondatrice et elle était la directrice du Conservatoire d'Agadir. Elle n'avait pas voulu assister au dîner de l'Étrier auquel elle était invitée, et l'immeuble « Bella Vista », dont elle occupait le rez-de-chaussée, s'était écroulé.

Parmi les écoles, deux comportaient un internat. Le lycée, avec soixante pensionnaires, était debout : il était très en dehors de la ville, sur une hauteur dominant le fer à cheval, et où les effets du séisme semblaient ne s'être pas manifestés violemment. Les enfants furent dirigés sans peine dans les cours et il n'y eut aucun blessé. Un autre petit internat se trouvait

en ville, dans une école religieuse tenue par des soeurs franciscaines, l'école Sainte-Croix, proche de l'église. Une dizaine de fillettes seulement s'y trouvaient, toutes indemnes, ainsi que les religieuses.



Il est maintenant une heure.

Ceux qui, épargnés, avaient vu tout près d'eux les maisons de leurs voisins écroulées, se portèrent immédiatement au secours des emmurés. Dans bien des cas, hélas ! aucun appel ne parvenait des amoncellements de pierre et de béton.

Éclairés par les phares d'une voiture, les sauveteurs cherchaient un trou entre deux dalles de béton pour tenter d'atteindre les emmurés. Les voisins immédiats leur étaient d'une aide efficace - ils savaient combien de personnes vivaient là, ils connaissaient leurs habitudes : « Les enfants étaient certainement dans la chambre de droite » dira une voisine. « Les parents sont là, dans la chambre d'angle. »

Lorsque les sauveteurs réussissaient à atteindre le lit, leurs mains cherchaient à tâtons les corps. Bien souvent, c'est un membre glacé qu'ils rencontraient, un cadavre déjà froid. On abandonnait ici pour chercher ailleurs un corps encore chaud.

Partout les marins et les zouaves attaquent les décombres aidés de civils marocains ou européens. Sans distinction de classe, de race, de nationalité ou de religion, durant toute la nuit, ils retireront ensemble des morts et des vivants.

On ne pourra pas compter, durant ces premières heures, sur les autorités marocaines : elles sont en grande partie parmi les victimes. Le gouverneur a perdu une partie de sa famille. Les forces de l'ordre, dont il devrait pouvoir disposer, ont été cruellement éprouvées : le casernement de la gendarmerie s'est écroulé sur une grande longueur et les rescapés tentent de sauver leurs camarades et leurs familles. Il en est de même de la police : bon nombre de ses effectifs ayant péri dans l'écroulement d'un grand immeuble où ils étaient logés avec leurs familles, et bien d'autres habitaient le vieux quartier de Talbordj dont il ne restait presque plus rien. Seuls, ou presque, quelques officiers de police et brigadiers français et marocains, qui encadraient le corps des gardiens de la paix marocains, pourront rassembler quelques éléments et commencer une action de surveillance et de maintien de l'ordre. Quant à l'armée royale, un bon tiers de ses effectifs a péri dans l'écrou-

lement de son casernement qui dominait le quartier de Founti.

Malgré la bonne volonté évidente des rescapés de ces forces publiques et armées, il leur faudra presque toute la nuit pour se regrouper, récupérer des véhicules et se réorganiser. Seule, la base aéronavale française, intacte, pouvait réunir le matériel et les personnels utiles, mais non pas nécessaires, car les dégâts sont d'une telle ampleur que tout le matériel dont dispose la ville serait insuffisant pour venir à bout des décombres.

Au P.C. de la base, le commandant Thorette et son état-major ont lancé les ordres les plus urgents : les équipes de déblaiement sont au travail, les cuisines fonctionnent, les avions de transport sont préparés pour un décollage imminent ; à l'infirmerie, les blessés sont soignés.

Le commandant peut maintenant songer à informer l'état-major de la Marine à Casablanca.

Le premier message que lancera le capitaine de frégate Thorette sera un bref rapport dans lequel il précise déjà : « Vous rend compte séisme violent à Agadir. Ville détruite aux trois quarts ». Il est 1 h 11. Depuis 23 h 45, et à tous les échelons, la base aéronavale, consciente du rôle qu'elle a à jouer, s'est mise au service d'Agadir.

Les médecins de la base, aidés de leurs confrères civils qui sont venus se mettre spontanément à leur disposition, ont transformé l'infirmerie en bloc opératoire.

Et parmi ces médecins se trouve le docteur Gauthier, qui n'a pas quitté cette ville depuis son arrivée en 1924 ; sa villa s'est écroulée, sa femme y a péri, mais il est là. Et l'aumônier militaire, M<sup>gr</sup> Souris, se trouve là aussi, bien que blessé, une fois de plus.

Il serait impensable d'imaginer que les interventions qui furent pratiquées au cours de la nuit à la base aient pu être faites sans que toutes les précautions d'asepsie et d'anesthésie aient été prises. Mais le nombre des blessés est tel que c'est en plein air que sont assurés les soins mineurs, pansements ou interventions bénignes, et pour les témoins, l'infirmerie de la base et ses abords laisseront le souvenir d'une vision dantesque de membres sanglants, de corps meurtris, où les cris des blessés se mêlaient aux sanglots de leurs proches.

Les premières nouvelles parvenues à l'état-major de la base ont annoncé les importants dégâts subis par les casernements des Forces royales marocaines, de la police urbaine et de la gendarmerie, et des pertes subies par les personnels marocains.

Première conséquence : le pillage et le désordre commencent

à régner, notamment dans les quartiers musulmans, et il est urgent d'assurer une surveillance. Le commandant prie M. Jeudy qui, malgré sa douleur, a tenu à rester au P.C., de prendre contact avec Si Bouamrani, gouverneur de la ville, pour lui demander s'il pense pouvoir maintenir l'ordre avec les moyens qui lui restent, faute de quoi la marine pourra mettre ses propres forces à sa disposition.

Le gouverneur (qui lui-même a perdu plusieurs membres de sa famille) répond qu'il propose que les patrouilles soient assurées par des marins accompagnés de policiers marocains.

Soixante marins sont aussitôt armés, deux chenillettes et deux half-tracks patrouillent en ville et près de la base, surveillant principalement les quartiers de la ville nouvelle.

Pour le commandant Thorette, les problèmes se présentent sans discontinuer, l'obligeant à tout instant à prendre de nouvelles mesures et à en annuler de précédentes. Et après avoir laissé entrer à la base tous les réfugiés qui sollicitaient son hospitalité, le commandant se voyait obligé, dès la première heure, d'en interdire l'accès aux Marocains non blessés. En effet, parmi des éléments marocains parfaitement honorables qui avaient été accueillis dans les premières minutes s'étaient glissés des éléments troubles qui avaient été surpris en train de détrousser des blessés près de l'infirmerie.

Vers 3 heures, sur demande des autorités locales marocaines, le commandant Thorette fait transmettre par l'intermédiaire de Marine-Maroc un message au gouvernement de Rabat, rendant compte de la situation.

Dans les ruines, les patrouilles de la base, opérant en collaboration avec quelques policiers et cadres marocains et des cadres français, avaient à maintes reprises surpris des pillards. Ceux-ci furent chassés, parfois appréhendés, mais en aucun cas ces patrouilles n'ouvrirent le feu.

Le long du ravin de Tildi, que borde la route qui mène au village de Yachech, se trouve un petit lotissement de villas dont plusieurs se sont écroulées sur leurs occupants. Ce qui s'est passé pour ceux-ci est un exemple des miracles qui ont marqué cette nuit tragique.

Ils dormaient : lui, Pierre Wacquez, directeur d'une usine de jus de fruits et président de l'Association syndicale des conserveurs, et son épouse. Les quatre enfants sont dans deux autres chambres : deux garçons dans l'une toute proche, deux fillettes dans une autre à l'autre bout de la villa.

La maison se trouve en contrebas de la rue et le jardin s'étale en espaliers sur les bords du ravin.

À peine sont-ils éveillés qu'ils se trouvent tous deux emprisonnés sous une masse de béton : la dalle s'est effondrée d'une pièce. La secousse s'est terminée sans qu'ils aient pu remuer même un doigt. Le matelas et le sommier se sont creusés sous leurs corps et la dalle les emprisonne par-dessus. Dans l'obscurité et le silence total qui succèdent au séisme, ils pourraient se croire vivants dans un tombeau.

Mais voici que leur parviennent, étouffés, les cris de leurs enfants. Hurlant, ils parviennent à se faire entendre. L'aînée, une fillette de douze ans, s'approche du trou par où lui parvient faiblement la voix de son père. Maîtrisant ses sanglots, la pauvre enfant explique qu'avec sa sœur elle s'est échappée dans le jardin par un trou. La dalle ne s'est pas effondrée dans leur chambre qui se trouvait séparée de la dalle maîtresse. Mais elle entend ses petits frères sans pouvoir les atteindre. Suivant les instructions que lui donne son père, la fillette entre en contact avec les petits qui sont prisonniers mais parlent normalement.

Dans leur étrange prison, les parents se sentent des forces décuplées : la certitude que leurs enfants sont sains et saufs leur donne le courage qui leur aurait sans doute manqué dans le cas contraire. Mais voici des voix : celles des voisins qui rassurent les parents sur le sort de leurs enfants et prennent en charge les deux fillettes.

Les hommes rescapés des maisons voisines entreprennent d'essayer de dégager ce couple prisonnier de son toit. Mais tout accès est impossible vers l'emplacement du lit : la dalle est tellement descendue que les sauveteurs parviennent seulement à toucher la literie, mais les emmurés sont inaccessibles, ils sont littéralement enfouis dans le creux du lit, la dalle s'appuyant presque sur les montants métalliques du sommier. Ils ne peuvent absolument pas bouger et l'air commence à leur manquer. Les sauveteurs parviennent à leur en donner en déchirant le traversin qui apparaît un peu. Mais il est impossible de faire plus; impossible aussi d'atteindre les deux petits garçons.

Une voiture arrive en trombe de l'usine que dirige l'emmuré; ses adjoints viennent à son secours. Mais malgré leurs efforts et le petit outillage qu'ils avaient emporté, il leur sera difficile d'arriver à un résultat ; ils abandonnent pour repartir chercher le matériel nécessaire.



Les deux adjoints de Pierre Wacquez sont Gérard Virey, le rescapé miraculeux de l'hôtel « Marhaba », et Laurent, chef mécanicien de l'usine, un ancien sous-marinier qui a perdu un œil durant la dernière guerre lorsque son sous-marin sauta sur une mine.

Le couple, maintenu dans une immobilité rigoureuse, n'a plus qu'à attendre leur retour.

Vers deux heures, la voiture de l'usine revient avec des ouvriers en renfort, des barres à mines, des cries, un chalumeau oxyhydrique et des bouteilles de gaz. Bientôt la petite flamme bleue claque et le spécialiste attaque les fers à béton qui arment la dalle au-dessus de la chambre des enfants; les marteaux cassent le ciment tout autour et rapidement un trou assez grand est pratiqué par lequel le premier bambin se faufile, courant à quatre pattes « comme un petit lézard », dira le sauveteur. Il faudra encore deux heures d'efforts pour parvenir à faire un trou dans la dalle qui emprisonne les parents. Ils seront dégagés plus tard après un patient travail de découpage des fers et de sape à travers les gravats pour pratiquer un tunnel suffisant. Ironie du sort : lorsque cette femme, en chemise de nuit, sera dégagée, son sauveteur n'aura qu'à tendre le bras pour lui passer sa robe de chambre, la penderie, intacte, se dresse toute droite à quelques pas du lit !

Les deux techniciens de l'usine repartent aussitôt sur la ville où ils aideront à sauver d'autres emmurés.

Sur les décombres de la villa voisine, un homme pioche furieusement : ses deux fillettes sont prisonnières sous la dalle, mais elle parlent, elles sont apparemment indemnes. L'homme est entièrement nu. Les phares d'une voiture éclairent le tableau. La maman des fillettes n'est couverte que des sous-vêtements les plus rudimentaires. Soudain, elle réalise que son mari est peu présentable. Ramassant une jupe plissée qui traîne sur les décombres, elle en ceint la taille de son époux qui continue à piocher avec sa petite jupe à carreaux pour tout vêtement.

Le comique côtoie le tragique car, dans l'une des villas du lotissement, une fillette de dix ans est sous les décombres et elle n'a pas donné signe de vie. Les sauveteurs, et parmi eux le père de l'enfant, Michel Pourrut, un des animateurs du « Nautic Club », et son fils, âgé d'une quinzaine d'années, déblaient fébrilement les décombres pour tenter de parvenir à ce qui reste de la chambre.

En contrebas du quartier de Founti, sur les terre-pleins du port, des carcasses de bateaux désarmés brûlent : les pêcheurs ont allumé volontairement ce feu pour éclairer les ruines dans lesquelles ils recherchent leurs familles ensevelies.

D'un immeuble d'habitation abritant les fonctionnaires du port et leurs familles il reste un tas de pierres. Plusieurs rescapés gisent sous les décombres, blessés pour la plupart. Une jeune femme appelle désespérément son mari, mais en vain. Lorsque les sauveteurs parviennent enfin à se faire entendre, c'est pour lui annoncer qu'il leur est impossible de parvenir jusqu'à elle avec les maigres moyens dont ils disposent encore. Elle attendra toute la nuit le retour de ses sauveteurs. Et bien d'autres encore, blessés, conscients ou non, attendront dans la nuit de leur solitude, ayant à côté d'eux le cadavre d'un mari, d'une femme ou d'un enfant.

Les moyens les plus efficaces, maniés par les spécialistes, sont groupés, cela va de soi, sur les immeubles les plus importants où, dans ce qui reste des étages supérieurs, on a des chances de retrouver des survivants. Ici une femme, à peine dégagée, succombera à une hémorragie interne. Car c'est le drame le plus fréquent : coincé par une dalle de béton, le membre, jambe ou bras de l'emmuré est comprimé, le sang ne circule plus. Aussitôt que le membre est dégagé, la circulation reprend, mais le sang s'écoulera par une plaie cachée, entraînant la mort en quelques minutes.

Des drames semblables se produisent partout et à tout instant.

Mais les chalumeaux oxyhydriques qui ont pu être rassemblés, les pinces pour couper les fers à béton, les barres à mines, les masses et les burins sont très souvent insuffisants. Il faudrait des crics plus puissants, des grues bien souvent. Trois ou quatre de ces engins de levage mobiles existent dans la ville et ont pu être employés : ceux de la base aéronavale et ceux du port.

Tout le drame du sauvetage sera causé par le manque de moyens de levage, et ce manque se fera sentir jusqu'au bout du calvaire de la ville.

Même lorsque les engins lourds parviendront en grand nombre, ils s'avéreront toujours insuffisants; il fallait opérer avec tant de précaution pour éviter de meurtrir ceux qu'on voulait sauver, qu'il aurait été nécessaire d'avoir plusieurs engins sur un seul débris de dalle.

Le message de détresse lancé par le commandant de la base après la secousse a été capté à Casablanca par la radio de la Marine française.

Aussitôt, le capitaine de vaisseau Lafforgue, chef d'état-major de la Marine française au Maroc, a été informé. Le contact radio est maintenu avec la base aéronavale d'Agadir.

Dès la première heure de ce 1<sup>er</sup> mars, le capitaine de vaisseau Lafforgue téléphone, chez lui, à l'amiral Granger-Veyron, commandant la marine au Maroc, et l'informe que la base d'Agadir signale qu'un grave séisme s'est produit là-bas ; le capitaine de frégate Thorette demande assistance médicale immédiate et annonce qu'il envoie un avion prendre les renforts de personnel médical.

Un rapide échange de vues téléphonique se fait entre l'amiral et son chef d'état-major : les médecins et les infirmiers disponibles à la marine seront prévenus et l'alerte sera donnée dans les casernements ; on préparera les chargements de médicaments et de matériel chirurgical et sanitaire.

Heureusement, la marine dispose à Casablanca de stocks pharmaceutiques énormes.

Et précisément, un nouveau médecin venait d'être affecté à la base d'Agadir et devait y prendre ses fonctions dans la matinée du 2 mars ; c'était le propre fils de l'amiral qui, mettant à profit les quelques heures d'escale à Casablanca, était venu passer la soirée chez ses parents et dormait dans une chambre de la villa. L'amiral se dirige vers cette chambre et réveille son fils : « Allez, debout mon gars, tu ne pars pas à Agadir demain mais tout de suite : il y a une catastrophe là-bas, dans une heure un avion t'emmena. »

Le matériel médical et la pharmacie étaient acheminés vers le camp Caze, où les avions partis d'Agadir allaient arriver d'un instant à l'autre. Vers quatre heures, ayant chargé médecins, infirmiers et matériel sanitaire, ils décollaient pour la ville sinistrée. Les équipages des avions n'avaient pu apporter aucune nouvelle : ils avaient été commandés pour ce vol quelques minutes après le séisme et n'avaient pas eu le temps d'être renseignés.

Les officiers de l'état-major avaient été réveillés et tenaient une première conférence dans le bureau même de leur chef. L'amiral se devait de demeurer à son poste à Casablanca pour diriger les opérations de ravitaillement. Il décidait donc

d'envoyer en mission à Agadir le capitaine de vaisseau Durand, commandant l'aéronautique navale au Maroc.

Le jour allait bientôt se lever. Les heures de la nuit avaient passé avec une incroyable rapidité. Dans le bureau de l'amiral, les officiers attendaient avec lui les nouvelles.

Un message en provenance d'Agadir allait jeter la consternation : il annonçait qu'il fallait estimer à 90-95 % les destructions qui affectaient les quartiers de Founti, Talbordj, Yachech et la Kasbah ; à près de 50 % en ville nouvelle.

Sur le buvard du sous-main placé devant l'amiral, un officier qui peu avant était affecté à la base d'Agadir faisait un croquis rapide du plan de la ville, et notait les pourcentages de destruction annoncés par le message.

Cette estimation faite par le commandant de la base d'Agadir était d'une incroyable précision : lorsque, trois mois plus tard, les experts feront leurs estimations, leurs chiffres ne différeront pas de ceux-ci.

Les médecins militaires des bases de l'armée de l'air française au Maroc étaient immédiatement convoqués. Les magasins d'approvisionnement recevaient l'ordre de préparer des convois de vivres.

L'amiral s'inquiétait aussi du problème du ravitaillement en essence des nombreux avions qui, sans aucun doute, allaient participer à l'établissement d'un véritable pont aérien entre la ville sinistrée et les aérodromes du Maroc et d'Europe ; il ignorait encore quelle était la situation des réserves de carburants d'Agadir. En outre, un message avait laissé entendre que la route de Casablanca avait été rendue impraticable aux abords de la ville. Il faudrait peut-être envisager un ravitaillement par mer. La route de Casablanca avait été effectivement détériorée un peu au nord d'Agadir par une légère crevasse et un éboulement du talus.

Mais il ne s'agissait que d'un barrage que les conducteurs du Maroc avaient coutume de rencontrer en période de pluies par exemple. Pratiquement, la difficulté fut facilement surmontée, et on peut dire que la route n'était pas coupée.

Durant toute la nuit, le capitaine de vaisseau Lafforgue, chef d'état-major, a travaillé avec l'amiral et les officiers, sans relâcher une seconde son attention. Et pourtant il est affreusement torturé par l'angoisse car sa fille et son gendre, enseigne de vaisseau, sont à Agadir et peut-être parmi les victimes.

Personne n'a osé lui en parler. L'amiral Granger-Veyron l'observe de temps à autre, mais son chef d'état-major ne laisse rien paraître de son inquiétude.

Au début de la matinée arrive enfin un message rassurant le jeune ménage est indemne. Chacun participe alors à la joie du commandant Lafforgue avec une émotion bien compréhensible.

\*\*

À Rabat, on venait d'avoir connaissance de la nouvelle du séisme lancée par la base aéronavale d'Agadir et retransmise par l'état-major de la Marine nationale française à Casablanca. Le gouvernement avait aussitôt été averti et le souverain immédiatement informé.

Le premier message avait été confirmé par un second, en provenance de Marrakech, où des rescapés étaient parvenus après trois heures de route, et avaient immédiatement conté leur aventure aux autorités locales.

Le roi se mit en rapport avec les ministres responsables et passa tout le reste de la nuit en liaison constante avec eux, leur donnant toutes instructions pour l'envoi, dans le plus bref délai, de toute l'aide possible à la population sinistrée. Le docteur Ben Abbès, ministre de la Santé, avait fait rassembler des médicaments, du sang et un matériel chirurgical d'urgence. Des médecins, réveillés par des émissaires du gouvernement, gagnaient l'aéroport de Rabat-Salé et prenaient place avec le matériel dans un premier avion qui décollait pour Agadir. À 4 heures du matin, les principales villes du Maroc recevaient du gouvernement l'ordre de rassembler tous les moyens de secours disponibles et de les diriger vers Agadir.

Le docteur Benhima, secrétaire général du ministère marocain de la Santé, avait été désigné pour diriger les opérations sanitaires. Parallèlement, le ministère des Travaux publics avait désigné, pour diriger les opérations de sauvetage, l'ingénieur en chef de la subdivision du Sud, Paul Clos, un polytechnicien. Les deux hommes arrivaient très tôt dans la matinée à Agadir, avec leurs collaborateurs. Tous deux allaient jouer un rôle capital dans cette tragédie.

À l'heure où s'était produit la secousse, M. Jean Debrach, chef des Services de physique du globe de l'Institut scientifique chérifien, se trouvait à sa table de travail, dans son appartement de la rue Duplex, à Casablanca. Il avait parfait

tement ressenti le phénomène. Aussitôt, il appelait au téléphone la station d'observation de Berréhid, située à cinquante kilomètres au sud de Casablanca, où les techniciens lui confirmèrent qu'une violente secousse avait effectivement été enregistrée à 23 h 41, heure locale, soit à 23 h 40 à son épicerie, lequel se trouvait à quatre cents kilomètres au sud, et donc aux environs d'Agadir. Le phénomène était d'une amplitude sans précédent car deux des trois sismographes de l'observatoire avaient été endommagés, dont l'un, particulièrement sensible, permettait des observations sur la totalité de la surface terrestre.

L'information fut transmise immédiatement au gouvernement qui trouvait ainsi la confirmation du message de détresse.



Le commandant Thorette songe à d'autres nécessités que celles qui l'ont occupé depuis minuit et qui étaient de secourir, assurer l'ordre, héberger, nourrir. Le jour va se lever, et il a maintenant deux autres soucis : le premier c'est la reprise de l'activité aérienne, car les premiers avions évacuant les blessés vont décoller dès que le jour sera levé ; le second, c'est l'organisation rationnelle des secours. Durant la nuit, les marins et les sauveteurs civils ont paré au plus pressé en fonction des possibilités fort minces que leur laissaient, dans la nuit totale, des éclairages de fortune. Avec le jour, le sauvetage allait pouvoir commencer méthodiquement.

Dès l'aube, les ingénieurs des Travaux publics et les ingénieurs d'entreprises privées, une douzaine au total, un représentant du gouverneur et l'état-major de la base sont réunis dans le bureau du commandant.

Pendant la nuit, le service photo a préparé des jeux de vues aériennes et le commandant et les spécialistes tracent au crayon gras sur les épures différents secteurs, qui seront déblayés par des détachements de vingt-cinq marins ou zouaves, commandés chacun par un officier, au total sept cent cinquante hommes.

Pourquoi des photos aériennes et non un simple plan ? Les photos aériennes seules donnaient la physionomie réelle de la ville avant le séisme, montrant chaque immeuble et la moindre construction.

Voilà pour l'organisation des secours.

Reste la reprise de l'activité aérienne et ce sera, dans ce domaine, une rude journée. Il n'est pas possible de garder les blessés à la base; l'hôpital d'Agadir est anéanti, le petit hôpital d'Inesgane est comble. Les évacuations sont prévues sur Casablanca, Marrakech, et même Taroudant, ville distante de quatre-vingt-dix kilomètres et qui dispose d'un petit hôpital. Mais Taroudant ne possède qu'un aérodrome de secours sans équipement : un élément de contrôle est dépêché par la route avec mission de tout prévoir pour que les premiers atterrissages aient lieu à partir de 9 heures.

Les premiers avions qui partirent avec les blessés vers Taroudant seront les « Junker 52 » puis des « Bloch Languedoc », « S.O. 30 P » et S.O. 95 » vers Marrakech et Casablanca.

Le commandant reprend maintenant contact avec la situation d'ensemble de son opération et, avec ses officiers, fait son bilan : le matériel de déblaiement manque, le pain aussi et les demandes en sont faites à l'amirauté à Casablanca, par message.

Un problème allait se poser dès les premières heures de la journée sur le plan purement aéronautique : celui du ravitaillement en carburant des avions.

La base ne disposait pas de stocks : les quantités d'essence nécessaires pour les besoins courants étaient évidemment disponibles constamment à proximité des pistes, mais la base s'approvisionnait, comme un particulier, aux énormes entrepôts des compagnies pétrolières situés à l'abri de tout danger d'incendie, dans un ravin profond et désertique situé, niché pourrait-on dire, en contrebas de l'arrière de la Kasbah.

Dans la nuit, le commandant avait envoyé un officier prendre des nouvelles de ce dépôt. Heureusement, il était intact, et pourtant il était situé près de la partie de la ville la plus éprouvée. Les énormes citernes et les installations de pompage, solidement établies sur des assises de béton, n'avaient absolument pas bougé. Mais si la capacité des réservoirs était importante, le commandant savait que l'essence « avion » réellement disponible était limitée. D'après les derniers états de stocks, cent mille litres de carburant « avion » étaient entreposés à la date du 28 février.

Les avions lourds dont disposait la base, et ceux qui n'allaient pas manquer d'arriver venant d'autres bases, exigeaient des pleins pouvant atteindre plusieurs milliers de litres par appareil.

L'approvisionnement de la base par les camions-citernes serait sans doute difficile étant donné l'état de la ville,

encombrée de véhicules, de population sinistrée, personnel rare et défaillant, voire même disparu. En outre, ce stock de cent mille litres pourrait-il être remplacé rapidement ? Autant de questions que le commandant Thorette et ses adjoints se posaient. Aussi il parut prudent au commandant d'économiser ce stock, et il prit la décision d'ordonner à ses équipages de se ravitailler en carburant au cours de leurs escales sur d'autres terrains. La plupart des appareils utilisés disposaient d'une très grande autonomie, et pour se rendre à Casablanca ou à Marrakech et revenir à Agadir, ces avions n'auraient que deux à trois heures de vol à effectuer. Seuls, donc, les avions légers seraient ravitaillés à Agadir.

